



La Plaque tournante

*Pour tous ceux qui veulent
sortir des rails de la commande sociale*

Numéro 191 - Juillet 2024

"On ne les a jamais essayés"

Beaucoup d'événements se sont succédés depuis notre dernière parution ! L'histoire s'accélère et elle mène de plus en plus clairement à des événements graves et sûrement pas très agréables. Du coup nous avons souhaité paraître avant début juillet, et même avant le premier tour de ces élections législatives inattendues.



On entend partout « il faut faire barrage au RN ». Certes. Ce parti prône le repli égoïste, le nationalisme, le rejet de l'autre s'il n'est pas "français", et historiquement il est lié à bien d'autres horreurs. Mais pourquoi ces idées nauséabondes se développent-elles de plus en plus depuis plus de 40 ans ?

Les idées du RN ne se propagent pas comme une maladie contagieuse, et on ne les combat pas en disant qu'on n'est pas d'accord, ni en votant contre elles. Réfléchissons à leur principal slogan : « on ne les a jamais essayés ». Bien sûr qu'il est débile : on a pas essayé non plus de boire un verre d'eau de javel, ni de se jeter dans le

feu et on ne souhaite à personne d'essayer. Mais cette phrase signifie surtout : "on a essayé tous les autres et tous les autres nous ont déçus". Et là c'est là qu'il faut vraiment réfléchir.

Depuis 40 ans justement, une grande partie de la population s'enfoncé petit à petit dans la misère matérielle et sociale. Des régions entières — celles qui basculent actuellement du côté du RN— sont sinistrées, abandonnées par les services publics, envahies par le chômage... L'espoir d'une vie meilleure y a disparu et l'avenir pour eux est de plus en plus bouché.

Dans le même temps, les milliards s'accumulent dans les coffres forts des riches... mais les plus démunis pensent que les milliardaires sont intouchables. Alors ils s'en prennent à ceux qui sont en fait encore davantage dans la misère qu'eux, par exemple les migrants ou les allocataires du RSA.

Ce qui a fait monter les idées d'extrême-droite, c'est la déception de voir que les politiques menées depuis 40 ans n'ont jamais rien changé à leur situation, sinon en pire. La gauche au gouvernement a particulièrement déçu, parce que ses

Suite au verso



bibliothèque **FYS**

ÉTAT LIMITE

Ce film fait vraiment penser à Hippocrate, qui est sorti il y a déjà 10 ans... L'idée est de filmer, caméra à l'épaule, le quotidien d'un établissement hospitalier, en l'occurrence l'hôpital Beaujon, et les problèmes multiples que provoque le manque de personnel. C'est très bien fait, très bien filmé et très accrocheur.

Nicolas Peduzzi a centré son film sur le quotidien d'un jeune psychiatre, Jamal Abdel Kader, d'origine syrienne et de parents médecins, très investi dans son métier et qui veut réellement soigner les personnes internées dans son service. On y trouve entre autres des patients suicidaires qu'il faut « empêcher de se buter avant d'avoir trouvé leur place dans la société ». Et atteindre ce but est possible, car « ce n'est pas grave si certains ont une vision bizarre du monde du moment qu'ils trouvent leur place ».

Jamal est très pragmatique et convaincu que son outil principal doit être l'écoute et le dialogue. Mais il entraîne aussi ses patients dans des aventures pédagogiques, comme son atelier théâtre. J'ai adoré la scène improbable de la pièce de Shakespeare dans laquelle un bon gros barbu tient le rôle de Juliette et une jeune femme black celui de Roméo... (oui, oui, pas l'inverse).



Peu après le film, Jamal a fini par craquer et démissionner de cet Assistance Publique, qui était pourtant toute sa vie ; comme l'infirmière du film qui est partie, elle, en burnout. Jamal dénonce très clairement la situation : « les décideurs n'en ont rien à foutre, que les patients meurent ». Et ils n'en ont rien à faire non plus que les médecins démissionnent...

Notre société s'oriente imperturbablement vers une médecine à deux vitesses : d'un côté, celle qui rapporte gros, et de l'autre, le service ultra minimum pour ceux qui n'ont pas les moyens de payer le prix fort.



bonnes intentions affichées étaient suivies de mesures d'austérité. Le décollage de Le Pen date du plan de rigueur décidé par Mitterrand dès 1982. L'un des derniers clous dans le cercueil a été planté par Hollande qui s'était proclamé "ennemi de la finance" avant de mener une politique de recul social. La gauche ne peut rien faire une fois arrivée au gouvernement, parce que... ce n'est pas le gouvernement qui dirige, c'est le CAC40. Et elle le sait très bien. Certains dirigeants de la gauche (les plus naïfs) croient peut-être pouvoir atténuer les coups, mais la logique économique est sans pitié, et ils échouent.

C'est la finance qui dirige, ou plutôt le capitalisme. Et aucun de ces opposants de gauche ne veut, ne peut, ne dit, ne prétend, ne souhaite remettre en cause vraiment le fondement de la société actuelle : la propriété privée des usines. S'ils reviennent au pouvoir, et qu'on les laisse faire une nouvelle fois, ce

sera une nouvelle déception et une nouvelle aggravation de la situation.

Pour s'attaquer vraiment au capitalisme, il faut un rapport de force. Et c'est le moment de rappeler que le Front populaire dont on parle beaucoup ces temps-ci, c'était d'abord et avant tout une grève générale de tous les travailleurs, qui occupaient les usines et menaçaient de les faire tourner sous leur propre contrôle. Et c'est cette menace qui a fait craquer les patrons de l'époque, qui ont accepté, contraints et forcés, la semaine de 40 heures et les 15 jours de congés payés.

Alors ce qu'il faut faire dès maintenant, c'est préparer la seule suite positive de cette séquence : un mouvement suffisamment fort pour arracher le vrai pouvoir aux propriétaires actuels de l'industrie et de la finance. Cela permettrait de commencer à gérer tout à fait différemment la société : rationnellement, et sous le contrôle permanent des populations directement concernées, celles qui font tout tourner par leur travail.

Bibliothèque *PTS*

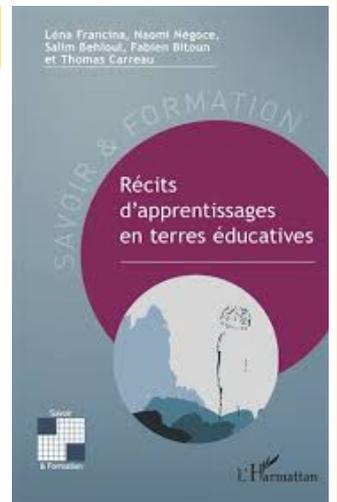
Récits d'apprentissages en terres éducatives

Il y a un lecteur de la Plaque tournante parmi les cinq rédacteurs de ces petits textes bien sympathiques, qui nous parlent de l'apprentissage et du travail éducatif.

Les deux premiers récits présentent les questionnements de beaucoup de jeunes travailleurs sociaux en formation : comment peut-on faire un travail "humaniste" dans la société actuelle, à quoi sert la formation, comment découvre-t-on l'importance du regard partagé sur les situations que nous vivons...

Le ton change avec les trois témoignages qui suivent. Il s'agit de récits très vivants. Le premier se déroule dans un foyer départemental de l'ASE. Ce que la jeune ME nous fait partager va de l'accueil chaleureux, aux pleurs, aux cris, aux rencontres avec des enfants déboussolés par une vie familiale très perturbante... et à l'énorme désir d'attachement qui en résulte. Le deuxième se déroule dans une institution anglaise, mais on n'y est pas dépaycé. Il est centré sur Romuald, enfant dont les carences affectives ont eu des conséquences ravageuses. Le texte de l'éducatrice est un plaidoyer pour l'importance du lien affectif (ne pas confondre la *bonne place* et la *bonne distance*...). Le dernier est l'incroyable histoire de la construction d'une boîte à chat, dans le cadre du travail de rue d'une équipe de prévention. Belle démonstration que l'important se cache dans les détails.

Une petite lecture pour l'été ?



Petit rappel historique



En juin 1936, ce n'est pas le gouvernement de Front Populaire, fraîchement élu, qui a décidé les congés payés et les 40 heures comme on le sous entend parfois. Ces mesures n'étaient pas dans le programme de l'union large entre le PC, le PS et le parti Radical (un parti politique traditionnel qu'on appellerait aujourd'hui centriste) qui a été élue en mai 1936.

Par contre, avant même l'installation du Front Populaire au pouvoir, une vague de grève très importante a commencé à se développer, avec des occupations d'usine, et l'idée que les ouvriers pourraient diriger eux mêmes la production. La révolution Russe datait de moins de 20 ans, et le patronat a pris peur. L'un des premiers actes de Léon Blum, fraîchement arrivé au pouvoir, a été de patronner les accords de Matignon, qui accordaient des augmentations de

salaire, de nouveaux droits syndicaux et des conventions collectives. Mais cela n'a pas arrêté le mouvement de grève, et le patronat, de plus en plus inquiet, a demandé au gouvernement de voter les 40 heures et deux semaines de congé payés. Le gouvernement a ensuite tout fait pour arrêter la grève qui continuait, et c'est alors que Thorez, leader du PC, écrivit cette phrase qui est restée dans les mémoires : "il faut savoir arrêter une grève" car il estimait que les revendications étaient satisfaites.

En 1937 le même gouvernement portait la semaine de travail à 46 heures, en 1939 le PC fut interdit et en 1940 ce qui restait de l'assemblée élue en 36 votait les pleins pouvoirs à Pétain pour organiser la guerre. Tout cela devrait nous faire réfléchir...

À propos de juin 1936

Les documents du mois

(sur notre site, rubrique actualité du mois de juin) :

- Le **festival Solstice** à l'hôpital de Ville-Évrard que nous avons évoqué l'an dernier ! Cette année c'est les 28 et 29 juin... Vous allez voter et vous y courez vite !
- Un héros américain - L'histoire de Colin Kaepernick. À ne pas rater (sur Arte)
- Vidéo du Comité de vigilance des enfants placés
- Festival des essentiels 2024
- Ça purge au Lycée autogéré de Paris
- État limite, une immersion au coeur des failles de la psychiatrie - Santé Mentale

Notre site

<https://www.pourletravailsocial.org>

On y trouve tous les anciens numéros et beaucoup d'autres documents.

A ce jour la liste de diffusion de la Plaque tournante comporte 1643 adresses mail. **N'hésitez pas à envoyer de nouvelles adresses pour élargir cette liste !** Rédaction de la Plaque tournante et donc toute responsabilité assumée : Marcel Gaillard
Pour nous joindre, écrire à pourletravailsocial@orange.fr